

ANALYSES ET PRÉSENTATIONS D'OUVRAGES



Alain GOLDCHER, *Jean-Noël Hallé, Médecin des pauvres, de Napoléon I^{er}, du Roi Louis XVIII et du futur Charles X*. Paris, L'harmattan, 2024. 256 p.

Thierry Lentz, le préfacier de l'ouvrage intitulé *Jean-Noël Hallé, Médecin des pauvres, de Napoléon I^{er}, du Roi Louis XVIII et du futur Charles X*, souligne que notre confrère Alain Goldcher répare une injustice avec cette biographie d'un des plus brillants médecins de la fin du XVII^e et du début du suivant. En effet, les médecins qui s'intéressent à l'histoire de leur art connaissent tous, à travers les

biographies qui leur ont été consacrées, les principaux praticiens ou savants de la fin de la monarchie et de la période révolutionnaire comme Vicq d'Azyr (Yves Pouliquen, Paul Mazliak), Cabanis (Yves Pouliquen, André Role) ou Bichat (Paul Mazliak, Nicolas Dobo), de la période napoléonienne comme les chirurgiens Larrey (Paul Triaire, André Soubiran, Henri Drouin, Jean Marchioni), Broussais (Michel Valentin, François-Auguste Mignet, Jacques Chazaud...) ou Percy (Henri Ducoulombier), ou les médecins Corvisart (Paul Gagnaire, Marcel Touche), Desgenettes (Henri Ducoulombier),

Coste (Jean-François Lemaire), Dubois (Alexis Dupic) ou Pinel (René Semelaigne), sans oublier les illustres praticiens qui s'illustrèrent lors des décennies suivantes comme Dupuytren (Henri Mondor) ou Laennec (Paul Sarradon, Jean-Bernard Luc, Margot Bruyère, Jean José Boutaric...), mais peu connaissent le rôle central du docteur Jean-Noël Hallé. Il s'agit donc bien d'une injustice tant il transparait dans cet ouvrage la place essentielle de ce personnage, qui fut d'ailleurs l'ami de nombreux médecins que nous venons de citer et l'un des maîtres de Laennec, dans la médecine de son temps, et notamment de l'hygiène.

Né dans une famille d'artistes (notamment son père, Noël Hallé, Inspecteur de la Manufacture des Gobelins, anobli par Louis XVI pour son rôle dans la renaissance de la villa Médicis à Rome), mais aussi de médecins (Hallé est apparenté à Lorry par sa mère) comme l'explique la première partie de cet ouvrage intitulé *De l'enfance à la médecine*, Jean-Noël Hallé va traverser les régimes politiques – Partie II. Période révolutionnaire, 1789-1799 ; Partie III. Période napoléonienne ; Partie IV. Fin de carrière sous la Restauration – avec comme seules armes son érudition, sa puissance de travail, ses compétences étendues dans d'autres domaines que celui de l'art de guérir comme la physique et la chimie, et son amour du prochain qui le fera se pencher aussi bien au chevet d'un pauvre malade que d'un souverain. Et des souverains, comme l'évoque le titre de cet ouvrage, Jean-Noël Hallé, aidé en cela par les circonstances (soigner en prison celle qui allait devenir Impératrice et se lier d'amitié avec celui qui allait devenir le médecin et le confident de l'Empereur ne sont certainement pas anecdotiques dans sa belle carrière), va en connaître un certain nombre...

Acteur essentiel du bouleversement de la pratique de la médecine, mais surtout de son enseignement aux côtés de ses confrères Fourcroy, Cabanis et Corvisart, Hallé se trouve à la charnière entre deux époques, une sorte de pont entre la médecine de Molière et celle de Laennec, mais aussi de Magendie, introduisant la physique et la chimie, science qu'il possède à un haut niveau.

L'honnêteté, la fidélité en amitié et la franchise semblent avoir été, avec la religion, les moteurs de la vie de Jean-Noël Hallé comme en témoignent ses efforts pour sauver Lavoisier de la guillotine, ce qui n'était pas sans risque dans ces périodes troubles, surtout pour un Chevalier de l'ordre de Saint-Michel...

Comme nous le rappelle aussi le Docteur Goldcher dans cet ouvrage, l'activité débordante de Jean-Noël Hallé, membre de toutes les sociétés savantes de son temps dont la signature se retrouve derrière plusieurs

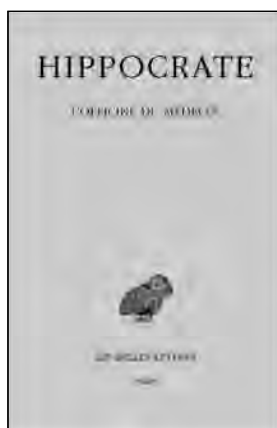
communications de la Société Royale de médecine dans les années pré-révolutionnaires, dans le dictionnaire Panckoucke à la définition du mot « Hygiène » en 1787, dans l'édition de 1813 du premier *Codex medicamentorum* en 1813 en fait un personnage incontournable de la médecine de son temps.

Fervent défenseur de la vaccine de Jenner, novateur dans l'utilisation de l'électricité médicale, Hallé, à qui nous devons le terme d'anémie, va surtout s'intéresser à l'hygiène publique et privée, discipline qu'il va enseigner de 1794 jusqu'à sa mort en 1822. Hélas, sans laisser d'ouvrage sur le sujet, livre qui aurait sans doute ouvert les portes de la postérité à ce médecin modeste dans sa pratique, effacé dans sa vie

L'auteur nous donne une autre piste pour expliquer l'absence de biographie de ce médecin jusqu'à ce jour, en dehors de celle d'un de ses descendants, Félix Madeline, citée dans la bibliographie, la dispersion des propres archives du médecin sur plusieurs générations. On comprend mieux le côté thuriféraire de cette biographie quand l'auteur nous avoue avoir surtout utilisé comme sources les éloges publics de ses confrères, ce qui en limite la portée historique...

On peut aussi regretter la mise en page et la présentation globale de l'ouvrage qui aurait sans doute mérité un autre éditeur, notamment dans la reproduction des illustrations de qualité médiocre alors que certaines sont inédites.

Jean-François Hutin



HIPPOCRATE, *L'Officine du médecin*. Paris, Les Belles Lettres, 2024, CXXXIII, 230 p., 73 €.

Il s'agit du tome VII, 3^e partie, de l'œuvre d'Hippocrate avec un texte établi, traduit et commenté par Jacques Jouanna avec la collaboration de Anargyros Anastassiou et Antonio Ricciardetto. Ce volume porte sur un texte court de Hippocrate (16 demi-pages) mais très important : un ouvrage « à succès » selon le commentateur.

La première partie « Notice » comprend une présentation du traité et de son auteur (45 pages), suivie de l'histoire du texte sur 75 pages.

Le texte est ensuite présenté en grec avec sa traduction en regard et les nombreuses variantes référencées en-dessous.

Un très important commentaire critique complète enfin cette édition sur près de 200 pages.

Le texte lui-même comprend 25 paragraphes numérotés :

- Les six premiers sont le préambule de première importance pour Galien. Il s'agit « d'exposer ce qui se passe à l'intérieur du cabinet du médecin qui doit opérer dans le cas de blessures, particulièrement de fractures ou de luxations. » Ainsi l'*Officine du médecin* « appartient au groupe des cinq grands traités chirurgicaux anciens. » Mais il ne décrit pas les blessures, seulement les « éléments humains et matériels qui entrent en jeu dans toute opération d'un blessé. » Le §1 indique que la première étape de tout examen médical est le diagnostic (qui précède donc le pronostic et la thérapeutique). Il faut examiner les parties saines et les parties malsaines et les comparer en recherchant le semblable et le différent. Le §2 concerne les acteurs dans l'officine ; le §3 concerne l'opérateur lui-même, sa position, l'éclairage, la position de l'opéré... ; le §4 la position des mains de l'opérateur ; le §5 la position des instruments ; le §6 les aides opératoires.
- La seconde partie (§7 à 25) concerne exclusivement la pratique des bandages : l'extension, le massage, comment bander un membre, les attitudes, la pression du bandage, les maintiens et les soutiens et enfin les cas particuliers des ecchymoses, contusion, œdème ; des luxations et entorses ; des parties émaciées... Cette partie est très technique et était très utile aux médecins grecs qui devaient tous pouvoir pratiquer ces gestes dans leur cabinet (officine). Remarquons simplement le §20, très court mais souvent repris depuis (notamment déjà par Celse) : « C'est un fait que l'occupation fortifie, que le désœuvrement débilite. »

Ce traité « a suscité un grand intérêt non seulement dans le milieu médical, mais aussi plus largement aussi dans le milieu philosophique » du III^e siècle avant J.-C. jusqu'au X^e siècle après J.-C., avec Dioscoride, Celse et surtout Galien.

Les auteurs s'intéressent aux particularités lexicales grecques finalement très différentes des autres textes de Hippocrate. Le traité n'a ni introduction sur le but suivi, ni de conclusions. S'adresse-t-il à un médecin débutant ou à un médecin confirmé ? L'ouvrage est-il achevé ? La manière d'écrire

« tranche avec l'usage traditionnel » et le style est très différent de celui de l'auteur de *Fractures et Articulations*. « Si donc on considère que l'auteur de *Fractures/Articulations* est Hippocrate, l'auteur d'*Officine du médecin* n'est pas Hippocrate. »

Pour Jouanna, « c'est l'auteur de l'*Officine du médecin* qui a utilisé l'œuvre de son devancier, l'auteur des *Fractures*, tout en réorganisant le matériel dans une œuvre originale. » « Cet auteur, dont le style est particulier, n'a pas écrit d'autre traité de la collection hippocratique. Il peut dater de la fin du V^e siècle ou du début du IV^e siècle. » Cette importante notion n'avait jamais été mise en évidence et démontrée.

L'histoire du texte est très savante et développée, ainsi que le commentaire critique.

En conclusion, ce court texte attribué à Hippocrate (en fait faisant partie de la Collection hippocratique) intéressera bien-sûr tout historien de la médecine et en particulier celui qui s'intéresse à la médecine hippocratogalénique. Il n'empêche que c'est un ouvrage d'érudition philologique et qu'une très bonne connaissance du grec ancien seule permettrait au lecteur distingué d'en apprécier toute la science et probablement la saveur.

Remercions infiniment le Pr Jacques Jouanna de mettre à notre disposition ce 13^e volume de la série Hippocrate, travail d'une vie entière.

Jacques Chevallier



Camille JACCARD, « *Paroles folles dans la psychiatrie du XIX^e siècle* » Paris : Hermann – (Cahiers d'histoire et de philosophie des sciences) 2024, 298 p. ISBN : 979-1-0370-3619-3, ISBN pdf : 979-1-0370-3620-9

L'auteure Camille Jaccard est historienne et philosophe de la psychiatrie et de la psychologie à Lausanne, travaillant à l'Institut d'histoire du temps présent (CNRS-Paris 8) et à l'Université Paris 1 – Panthéon-Sorbonne). « *Paroles folles dans la psychiatrie du XIX^e siècle* » est la version remaniée de sa thèse de doctorat en histoire et en philosophie réalisée en cotutelle à l'Université de Lausanne et à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.

Le livre a reçu le soutien du Fonds de publication de l'Université de Lausanne.

C'est un ouvrage de 298 pages comportant plus de 360 références bibliographiques.

L'ouvrage se divise en sept chapitres : 1) l'entrée de la parole des fous en médecine, 2) l'appréciation de la parole dans la méthodologie de l'examen des aliénés, 3) de l'embaras de la parole au repérage de troubles, 4) tenter de localiser le grand attribut de l'humanité – une région langage dans le cerveau, 5) une première monographie sur les troubles de la parole venue d'Allemagne, 6) entre clinique et psychopathologie – les troubles du langage parlé à la fin du XIX^e siècle et, 7) le langage et la pensée dans la clinique psychiatrique du début du XX^e siècle.

L'auteure mène une réflexion historique et épistémologique sur la façon dont les paroles des fous ont été étudiées par les médecins. Elle retrace les étapes de l'attention accordée aux discours des patients dans l'aliénisme de la première moitié du XIX^e siècles jusque dans la clinique psychiatrique du début du XX^e siècle, afin de comprendre avec quelles motivations et dans quels buts les aliénistes puis les psychiatres se sont penchés sur les particularités de l'expression orale des fous. Elle analyse également la manière dont ces observations sont devenues fondamentales pour le diagnostic des maladies mentales et la place que les spécialistes leur ont attribué dans la sémiologie de la folie ; l'enjeu étant de savoir comment une clinique de la parole s'est progressivement constituée.

L'interrogation porte ainsi sur les ressources pratiques et théoriques avec lesquelles les cliniciens ont observé, identifié et analysé ces anomalies langagières. Cette enquête historique s'intéresse également à la terminologie employée dans ce contexte et documente les définitions forgées par les médecins pour rendre compte de ces différentes modifications de la parole dans lesquelles certains reconnaissent les symptômes de maladies mentales. Elle cherche à comprendre comment s'élabore un discours scientifique sur des propos qui échappent à la raison courante ou dont le caractère irrationnel interpelle les experts. Cet intérêt médical pour la parole est situé dans le contexte culturel du XIX^e siècle. L'enquête entend aussi mettre en évidence les partages disciplinaires qui s'opèrent à cette époque en lien avec le développement des savoirs psychiatriques, neurologiques et psychologiques. L'examen porte également sur la façon dont les auteurs classent et analysent les désordres langagiers, tout en soulignant les liens

explicites ou implicites qu'ils établissent avec des domaines ne relevant pas directement de la médecine.

Cette enquête adopte une structure chronologique.

Le premier chapitre analyse la manière dont l'aliénisme du début du XIX^e siècle se préoccupe de la parole des patients. Les travaux sur les sourds et muets et surtout les études sur les idiots constituent des sources pour cette première génération d'aliénistes. L'analyse porte notamment sur les modalités d'observation de l'idiotie déployées par Jean-Étienne Esquirol (1772-1840) et fait ressortir la place centrale que l'aliéniste accorde à la parole dans ses études de cas. Ce chapitre précise comment les théories philosophiques du XVIII^e siècle sur l'origine des langues servent de références dans ce contexte et la manière dont l'aliénisme mobilise ces sources pour forger une définition médicale de la parole.

Le deuxième chapitre situe l'étude de la parole dans l'examen psychiatrique, tel que ce dernier est pratiqué au milieu du XIX^e siècle. L'écoute par le praticien des réponses du patient soumis à l'interrogatoire est replacée dans le cadre plus général du développement de l'auscultation en médecine somatique et les critères qui servent alors à définir le caractère pathologique de la parole sont explicités. L'enquête porte également sur la manière dont les examens sont menés. Aussi les indications et les conseils dispensés dans les traités sur les façons de procéder à l'interrogatoire sont-ils considérés en ce sens. Ce chapitre précise sur quels fondements s'élabore progressivement une symptomatologie de la parole.

Le troisième chapitre expose cinq textes médicaux spécifiquement consacrés à l'étude de la parole des aliénés écrits par Ludwig Snell (1817-1892), Heinrich Damerow (1798-1866), Moritz Martini (1794-1875), Caspar Max Brosius (1825-1910) et Antoine Laurent Bayle (1799-1858). L'analyse précise le contexte dans lequel s'inscrivent ces travaux en langue allemande parus entre 1852 et 1857. Elle souligne en outre la diversité avec laquelle les auteurs de ces textes ont appréhendé le sujet et ont enrichi la connaissance des paroles folles. Cette partie aborde aussi le rôle de l'observation de la parole dans le diagnostic de la paralysie générale. Enfin, le chapitre montre comment les récentes évolutions de la discipline psychiatrique reconfigurent la problématique de la parole.

Le quatrième chapitre situe la thématique des troubles de la parole dans le contexte des recherches sur l'aphasie dans les années 1860 et les deux décennies suivantes. La lecture des entrées pertinentes pour le sujet dans les principaux dictionnaires médicaux de la seconde moitié du XIX^e siècles souligne la manière dont les différentes spécialités médicales se positionnent

face à l'étude de la perte du langage articulé. Les enjeux terminologiques et idéologiques liés à ses définitions sont également précisés. A ce propos, l'étude met en évidence les relations que les travaux consacrés à l'aphasie entretiennent avec l'observation de la parole en médecine mentale. Enfin, la répartition des tâches entre neurologie et psychiatrie est abordée en tenant compte des différences nationales en ces domaines.

Le cinquième chapitre présente la première monographie sur les *Troubles de la parole* qui est parue en Allemagne en 1877. Il expose comment l'auteur, Adolf Kussmaul (1822-1902), organise une vaste matière dans le but d'en proposer une pathologie. Les parties dans lesquelles il est question de médecine mentale, moins connues que les passages spécifiquement consacrés à la présentation du fonctionnement du langage sur le plan cérébral, font l'objet d'une attention particulière. L'analyse montre aussi comme Kussmaul tire profit des savoirs médicaux, physiologiques, psychologiques mais aussi linguistiques sur les questions qu'il traite. Le chapitre examine aussi la portée de sa contribution à l'étude de la parole en médecine mentale et en psychologie. Enfin, c'est surtout sous l'angle de leur réception françaises, dans le contexte de la Salpêtrière en particulier, que les idées de Kussmaul sont étudiées.

Le sixième chapitre expose la riche synthèse parue en 1892 sur les *Troubles du langage chez les aliénés* de Jules Séglas (1856-1939), un aliéniste de la Salpêtrière. La façon dont le médecin reprend la littérature médicale et psychologique sur le sujet et formule une première psychopathologie de l'expression orale est au cœur de l'analyse. Ce chapitre souligne également les originalités de son travail qui contribue à réévaluer la clinique des hallucinations en soulignant le rôle du langage dans ces processus morbides. Enfin, l'apport de Séglas à la sémiologie psychiatrique du début du XX^e siècle est explicité.

Le septième et dernier chapitre résume les principaux acquis de la sémiologie de la parole et il indique également dans quelles directions la problématique continuera d'être traités au cours du XX^e siècle. L'œuvre monumentale de Philippe Chaslin (1857-1923) intitulée *Éléments de sémiologie et cliniques mentales*, parue en 1912, sert de guide. L'enjeu est de montrer comment l'étude de la parole s'intègre au projet sémiologique de l'ouvrage et participe à la découverte des nouveaux types cliniques. La problématique de l'incohérence et celle des rapports entre le langage et la pensée font l'objet d'une attention particulière. Les aspects pratiques de cette sémiologie ne sont, en outre, pas ignorés, puisque l'analyse relève également des conseils dispensés par Chaslin pour l'interrogatoire des malades mentaux. En dernier lieu, le chapitre évoque la contribution du

médecin au débat concernant la nomenclature psychiatrique. Au terme de cette enquête sur l'approche médicale de la parole des patients, la question est posée, en retour, à la langue médicale.

L'étude que Camille Jaccard consacre à l'intérêt pour les « paroles folles » des aliénistes du XIX^e siècle est résolument d'actualité et vient à point pour rappeler que les progrès – ou plutôt la progression de la science – ne sont jamais cumulatifs, qu'il existe des oublis, enfouissements suivis de résurgences, voire des rémanences, qui continuent de peupler, de nourrir le contemporain.

Fait le 4 Octobre 2024

Serge Rosolen



Cécile MALHEY-DUPART. *Des roseaux dans la tourmente. Étudiants en sanatorium. Correspondance (1947-1953).* Éditions Esménie. 2024, 143 p., 17 €

L'auteure, Cécile Malhey-Dupart est passionnée d'histoire et de généalogie. Elle nous livre ce court ouvrage de 143 pages à partir d'archives familiales qui réunissent une partie de la correspondance de ses aïeux de la famille Callais, touchée par la tuberculose au milieu du XX^e siècle. Marinette Callais (1926-2014), l'une des principales protagonistes, fut la grand-mère de l'auteure, ce qui rend ce livre tout à fait intime.

Le livre s'organise en cinq parties. La première est un avant-propos essentiel à la compréhension de la correspondance, puisqu'il identifie les liens familiaux ou amicaux entre les auteurs et leurs correspondants. Un arbre généalogique aide à suivre les liens de parenté de la famille Callais dont il est question. Ce propos est illustré par quatre photographies qui permettent de faire connaissance avec les trois principaux protagonistes de cette correspondance : Marinette (la grand-mère de l'auteure), son frère François (1928-2014) et sa sœur Annie (1931-1972).

La seconde et majeure partie du livre regroupe les 40 lettres de la correspondance, rédigées entre février 1947 et juillet 1953, et organisées de façon chronologique.

Au début de ces échanges, Marinette, Annie et François étaient alors âgés de 20, 19 et 16 ans, et débutaient leurs études. La plupart des lettres furent écrites par Marinette et Annie. François, bien que très présent n'en est que le destinataire, Cécile Malhey-Dupart n'ayant pas eu accès à ses lettres. L'ensemble de la famille Callais fut durement touchée par la tuberculose, mais seuls ces trois membres séjournèrent en sanatorium. François partit le premier en Allemagne à l'automne 1947, d'abord à Saint Blaisien, puis en post-cure à Friedenweiler, avant d'être suivi d'Annie un an plus tard. Marinette rejoignit le sanatorium en 1949, mais resta en France à Saint Hilaire du Touvet, puis à la Tronche en septembre de la même année. Sur cette fratrie unie de huit frères et sœurs, les aînées Jacqueline et Denise succombèrent à la maladie. Les lettres qu'échangèrent les membres de la famille nous permettent de suivre mois après mois ces événements. Cette correspondance empreinte d'émotion, nous immerge dans le quotidien douloureux d'une famille séparée et décimée par la maladie.

La correspondance n'est pas exclusivement familiale, puisqu'une quinzaine de lettres sont écrites par des amis de Marinette et Annie, tous ayant eu ou ayant l'expérience du sanatorium.

Cet échange épistolaire, plonge aussi le lecteur dans le quotidien du sanatorium. Nous y rencontrons les patients, quelques médecins et nous familiarisons avec les contraintes multiples d'isolement, d'alitement, de surveillance médicale du quotidien des correspondants. Une place importante est laissée à la distraction, puisque de nombreux échanges concernent leurs lectures, leurs goûts cinématographiques, leurs balades, leurs flirts, *etc.* C'est une immersion dans le quotidien de jeunes adultes qui, malgré la rigueur stricte et contraignante du sanatorium, essayèrent de préserver leurs loisirs.

Une douzaine de photographies d'époque accompagnent la correspondance, la rendant ainsi plus réelle. Prises au cours d'activités comme le carnaval, lors de promenades, en chambre, ou lors des repas elles illustrent justement le propos et permettent d'approcher de plus près le quotidien au sanatorium.

La troisième partie, très brève, est consacrée à ce que sont devenus François, Annie et Marinette. Cette dernière a pu aboutir ses études et devenir professeure d'Anglais. François, professeur d'histoire-géographie, œuvra pour la préservation de la ville de Compiègne. Annie, devint secrétaire médicale, mais mourut prématurément d'une sclérose en plaques. Tous trois gardèrent le goût des arts.

La quatrième partie, est une mise au point globale historique de l'activité

des sanatoriums, et un aperçu plus spécifiquement, de ceux de Saint Hilaire du Touvet et Saint Blasien (Allemagne) dont il est question. Quatre photographies représentent les lieux.

La cinquième et dernière partie réunit les sources et la bibliographie.

Si l'ouvrage n'apporte pas de nouvel élément d'un point de vue historique ou médical, il est un émouvant témoignage d'une fratrie séparée par la maladie mais qui se témoigna, à travers sa correspondance son soutien et son affection, et qui tant bien que mal, essaya de mener à bien ses études, ses passions et sa jeunesse en sanatorium.

Élise André



Jacques ROUËSSÉ. « *Étienne Pariset (1770-1847). Médecin des aliénés, des prisons, épidémiologiste, précurseur de l'hygiène, fondateur de la SPA. Mémoires inédites. Roman.* Préface de Christian Boitard, Secrétaire Perpétuel de l'Académie Nationale de Médecine. Introduction de Jacques-Charles Fombonne, Président de la Société Protectrice des Animaux Éditions de la Tancaillère, 2024. 120 p.

La toponymie des rues de Paris est un bon critère de notoriété historique et de devoir de mémoire. Cependant, il existe des exceptions. Etienne Pariset (1770-1847), dont Jacques Rouëssé nous raconte la vie dans ce petit livre de 120 pages, en est une. On trouve une rue Mazet, du nom de son jeune collaborateur qui mourut de la fièvre jaune à Cadix, une rue Broussais, du nom de celui auquel il s'opposa sur la contagion, mais aucune rue Pariset, tant à Grand en Lorraine, sa petite ville de naissance, qu'à Paris où il mourut et surtout où il exerça ses talents d'aliéniste et d'épidémiologiste. Cette lacune est d'autant regrettable que ce médecin, qui fut chargé de l'éloge de beaucoup de ses confrères en tant que secrétaire de l'Académie Royale de Médecine, fait partie de ces personnalités attachantes dont on aurait certainement apprécié l'amitié. C'est du moins l'impression que donne le personnage dont notre confrère, lui-même académicien, raconte la vie. Peut-être que la forme choisie par le Professeur Rouëssé, y est pour beaucoup. En donnant la parole à Pariset à travers de fausses mémoires inédites, comme Jean Hamburger le fit avec *Le Journal d'Harvey*, l'auteur nous plonge en effet directement dans

l'intimité de son personnage. «L'histoire est un roman qui a été ; le roman est de l'histoire qui aurait pu être», écrivirent les frères Goncourt dans leur journal en 1861. À parcourir la vie d'Étienne Pariset, on en est convaincu. Une enfance pauvre dans une famille de cloutier, victime de famine lors de la guerre des farines, un exil périlleux à Nantes chez un oncle perruquier, l'armée du Nord en 1792, l'arrivée à Paris en pleine tourmente, les amitiés et relations nées de la fréquentation du salon de Mme Helvétius, les études de médecine, la fréquentation des prisons et surtout des asiles, à la naissance de la psychiatrie, les voyages en tant qu'épidémiologiste, à Cadix et à Barcelone pour la fièvre jaune en 1819 et 1821, en Egypte pour la peste en 1829, le choléra à Paris trois ans plus tard et la querelle sur la contagiosité des maladies, la création de l'Académie royale de Médecine, à laquelle Jacques Rouëssé avait déjà consacré un livre (*Louis XVIII et la médecine restaurée de la chute de l'Empire à l'Académie de médecine*, Editions Fiacre), Académie dont Pariset se retrouve au poste clé de secrétaire perpétuel, enfin la création de la SPA dont il fut président..., autant de chapitres de ces fausses mémoires dont on ne peut regretter qu'une chose, leur brièveté. Quitte à donner la parole à son personnage, et s'écarter ainsi de la réalité historique, Jacques Rouëssé, dont la qualité de plume n'est plus à démontrer, aurait pu en effet lui donner plus d'épaisseur en s'écarterant un peu de l'Histoire, pour en faire un vrai roman biographique. « Il est permis de violer l'histoire, à condition de lui faire un bel enfant », disait Alexandre Dumas. Or, à l'instar de Napoléon, la vie de Pariset fut en effet un véritable roman.

Jean-François Hutin



Aliocha SCHEUBLE, *L'intrigante histoire de la maladie de Bouillaud ou rhumatisme articulaire aigu*, Presses Universitaires François Rabelais, Tours, 2024.

Dans les années 1960 en France, j'ai le souvenir que le rhumatisme articulaire aigu, ou maladie de Bouillaud, était encore très largement répandu dans les hôpitaux et enseigné dans les facultés de médecine. De nombreux jeunes patients étaient alors hospitalisés dans les services de pédiatrie des hôpitaux français. Aujourd'hui, cette maladie inflammatoire a disparu des pays développés, mais reste un

fléau dans les pays pauvres, notamment à cause des nombreuses séquelles cardiaques qu'elle peut entraîner, en association avec une mortalité précoce. Cet ouvrage très bien écrit et très documenté rapporte l'histoire de cette maladie, montrant les difficultés de définir une entité nosologique complexe et celles d'établir un lien de causalité entre un agent infectieux et une maladie polymorphe.

Le Dr Aliocha Scheuble, cardiologue, retrace de façon très rigoureuse l'histoire de cette maladie qui se présente comme une mosaïque de symptômes, un vrai puzzle qu'il a fallu reconstituer à partir des premières observations de Thomas Sydenham au XVII^e siècle. Qu'y a-t-il de commun entre une angine érythémateuse, un rhumatisme aigu très douloureux, une cardiopathie détruisant les valves cardiaques, une chorée de Sydenham, ou encore un érythème marginé ou des nodules sous-cutanés ? Il a fallu presque trois siècles pour comprendre les mécanismes de cette maladie.

La première étape a été de relier en une entité clinique les récurrences du rhumatisme articulaire aigu et la cardite qui survient au décours de ces accès. C'est ce que publie Jean-Baptiste Bouillaud en 1836, définissant le « rhumatisme cardiaque », attachant ainsi son nom à cette maladie complexe. Malgré de nombreuses publications cliniques et épidémiologiques, la cause de cette maladie inflammatoire qui atteint préférentiellement les enfants entre 5 et 15 ans est longtemps restée mystérieuse.

À l'avènement de l'ère pastoriennne, on découvre en 1884 des bactéries en chapelet, nommées streptocoques. On observe ensuite la fréquente présence de certains streptocoques, dits β -hémolytiques, chez les patients souffrant de maladie de Bouillaud. De nombreuses hypothèses ont été avancées. S'agit-il d'une maladie septicémique, toxinique ou allergique ? Quel est le rôle des streptocoques dans cette pathologie très polymorphe ? Entre 1900 et 1920, on a cherché à mieux caractériser la maladie par des études histologiques et biologiques, et on a amélioré la détection précoce des atteintes cardiaques par l'électrocardiogramme.

Mais les pas décisifs pour soupçonner un lien de causalité directe entre le streptocoque β -hémolytique et le rhumatisme articulaire aigu, ont été franchis entre 1930 et 1950. D'abord, Alvin Coburn et William Collis apportent en 1930 une première preuve épidémiologique d'un possible lien de causalité. Puis en 1932, Edgar Todd met en évidence des anticorps anti-streptolysine (ASLO) à des titres élevés chez les rhumatismaux lors des rechutes. Les progrès viendront ensuite des travaux de la bactériologiste Rebecca Lancefield qui montre l'extrême diversité des souches de streptocoques et qui définit les antigènes de cette bactérie. Seuls les streptocoques β -hémolytiques

du groupe A sont associés avec cette maladie. De plus, elle découvre la protéine M de la paroi de ces bactéries qui est un facteur de virulence majeur induisant la production d'anticorps. À partir de 1945, l'hypothèse d'une maladie auto-immune déclenchée par certaines souches de streptocoques est avancée. Seules les souches portant certaines protéines M sont responsables du rhumatisme articulaire aigu. Ainsi va émerger en 1962 le mécanisme physiopathologique immunitaire avec les travaux de Melvin Kaplan et Mary Meyeserian qui montrent l'existence d'une réaction croisée entre certains antigènes des streptocoques du groupe A et des antigènes du tissu cardiaque.

Aliocha Scheuble explique ensuite comment la maladie a été prise en charge à partir du XIX^e siècle, d'abord logiquement par anti-inflammatoires, antalgiques, salicylés, puis sérothérapie anti streptococciques qui sera un échec. En réalité, rien ne marche jusqu'à l'ère de la pénicilline qui s'est révélée très efficace pour prévenir la maladie et ses rechutes. L'épopée de la chirurgie cardiaque à partir des années 1950 a permis de fortement diminuer la mortalité des cardites rhumatismales séquellaires qui délabrent les valves cardiaques. On peut ainsi guérir de nombreux jeunes patients. L'auteur conclut cette histoire en insistant sur l'impact en santé publique de la maladie de Bouillaud encore aujourd'hui, en particulier dans les pays pauvres.

Patrick Berche



Sylvie WIEVIORKA, *Que s'est-il passé dans la tête des Français ? 40 ans dans le cabinet d'un psy*, Éd. Buchet-Chastel, Paris, 2024, 263 pages, 21,50 €.

Dans ce livre, Sylvie Wieviorka nous fait part de son expérience de psychiatre au cours des 40 dernières années, tant en ville qu'à l'hôpital, et aussi bien en Picardie qu'en région parisienne. Sans oublier son engagement dans l'évolution de certaines pratiques, notamment dans la prise en charge des addictions. Elle évoque les principales mutations qu'elle a pu constater dans les connaissances partagées des Français vis-à-vis de leurs propres difficultés psychiques et/ou celles de leurs proches, avec de nouvelles demandes qui sont apparues dans un contexte d'invasion de notre champ mental par les écrans, de médiatisation

à tout crin, et du développement des blogs de discussion entre « usagers ». Avec parallèlement une restriction progressive, quelle regrette, du « dialogue singulier entre le thérapeute et son patient ».

Même si les aspects sociologiques apparaissent importants, l'auteur se défend d'avoir voulu écrire un livre de sociologie : « De nombreux sociologues se sont intéressés au lien entre société et troubles psychiques. Dans ce livre, je me suis efforcée d'aborder le sujet dans l'autre sens : à partir de la façon dont la souffrance psy se manifeste, que peut-on connaître de la société d'hier et d'aujourd'hui ? ». L'expression de cette souffrance psychique a en effet changé depuis les années 1980, avec une évolution du vocabulaire, désormais teinté de vernis scientifique avec comme exemples : – demandes entendues vers 1980 : « *Ma fille ne travaille pas à l'école... Je souffre de spasmophilie... Je ne m'entends plus avec mon mari... Je dors mal, je suis énervée, je me dispute avec tout le monde... etc.* » ; – et leur métamorphose dans les années 2020 : « *Ma fille souffre de troubles de l'attention... Je suis en burn-out... Mon mari est un pervers narcissique... Je suis bipolaire... etc.* »

Au-delà de l'aspect anecdotique de cette évolution des plaintes, Sylvie Wieviorka utilise ces citations comme le point de départ d'un livre par ailleurs très documenté, avec des réflexions pertinentes et « vécues » sur les évolutions constatées des pratiques en psychiatrie en l'espace d'une seule génération. Le titre des chapitres traduit la multiplicité des thèmes abordés, avec par exemple : « Le diagnostic psy... et l'air du temps » (Chap. 1) ; « La médicalisation de l'échec scolaire » (Chap. 3) ; « Le psy, le patient et Internet » (chap. 5) ; « Violence dans le couple : la faute a changé de camp » (Chap. 9) ; « Quand c'est l'exclusion sociale qui rend fou » (Chap. 11) ou encore « Sida, Covid : et après ? » (Chap. 14).

Au début des années 1980, les classifications étaient bien établies : psychoses, névroses, dépression, anxiété, etc. avec toute une série de médicaments, apparus progressivement depuis les années 1950, qui donnaient la fausse impression de pouvoir apporter des solutions à la plupart des troubles psychiques. Cette approche a finalement largement volé en éclat au cours des 40 dernières années avec un intérêt plus marqué pour la composante sociale, aussi bien en psychologie qu'en psychiatrie, sous-tendu par l'idée que le psychisme humain ne saurait se concevoir en dehors du monde extérieur. Ce que Sylvie Wieviorka résume ainsi : « En tout temps et en tout lieu, il y a eu des malades mentaux, mais les personnes atteintes, et

les symptômes qu'elles présentent, sont étroitement dépendants du monde environnant. »

Ce livre nous propose une approche à la fois claire, documentée, et je dirais sincère, de l'évolution, depuis 40 ans, des demandes des patients et des pratiques de soins dans le domaine de la santé psychique. Sylvie Wieviorka a le mérite d'introduire de la réflexion et de la nuance dans toute une série de sujets qui envahissent le champ médiatique actuel, de manière souvent caricaturale et simplificatrice. *Que s'est-il passé dans la tête des français ?* peut être lu avec intérêt et profit par tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin à l'évolution des mentalités vis-à-vis de la « chose mentale » et/ou aux adaptations de la prise en charge des souffrances psychiques depuis près d'un demi-siècle, parmi lesquels bien entendu les professionnels de la santé, les sociologues, les politiques... et aussi les historiens de la médecine !

Philippe Albou